

**Anouar
BENMALEK**



Bonnes feuilles

Je traverserai ta vie...*

par
Anouar Benmalek

... Anna, inflexible, résista à l'envie de Jallal de se dégourdir les jambes en se promenant un peu dans les rues sans grâce de Batna. Si ses souvenirs ne la trompaient pas, Hasnia, le douar de son premier mari, devait être à trente ou quarante kilomètres de Batna. En voiture, ils y seraient en moins de trois quarts d'heure, à condition que la route fût bonne: à l'époque, les derniers kilomètres se transformaient en un étroit sentier assez abrupt. Jallal n'était pas très content de reprendre immédiatement la route, mais la vieille dame était têtue. Contre la promesse de ne rester au douar qu'une heure au plus et de faire bombance, au retour, dans le meilleur restaurant de la ville, le gamin se résigna à aller négocier avec les quatre ou cinq chauffeurs de taxi clandestins qui rôdaient autour de l'arrêt d'autocar. Au début, tous refusèrent, arguant du fait que la route qui menait au dit douar n'était pas très sûre et qu'il ferait nuit au retour. Le propriétaire d'une 405 rouge, un jeune homme coquettement mis, à la cravate d'un jaune et vert éblouissants, se mêla à la conversation. Il déclara qu'il consentirait à leur rendre service (pour l'amour de Dieu, mes frères!) et à les conduire si la grand-mère et son petit-fils consentaient à payer tant et tant. La somme était tellement élevée que Jallal et les autres clandestins crurent à une plaisanterie et haussèrent les épaules. Anna, d'un geste impérieux, signifia au garçon écoeuré par tant de gaspillage, d'accepter le marché. Le plus surpris fut néanmoins le jeune homme qui, dès qu'ils prirent place dans la voiture, exigea le paiement d'avance. Il réclama également que l'un d'entre eux, l'enfant par exemple, s'assît à côté du chauffeur. Il avait expliqué qu'en cas de contrôle par la gendarmerie, il leur faudrait répondre qu'ils étaient de sa famille et qu'il les transportait, bien entendu, gracieusement. Une bonne partie du trajet se passa en silence. Le chauffeur, nerveux, roulait à toute allure. Le coeur serré, Anna se préparait à l'événement qu'elle attendait depuis si longtemps. Jallal, de son côté, boudait parce qu'il était convaincu que le gringalet à

cravate devait les prendre pour de parfaits imbéciles. Peu à peu, il se laissa bercer par le mouvement du véhicule. Quand le conducteur le secoua, il se réveilla en sursaut, sans parvenir à cacher sa mauvaise humeur. Le chauffeur lui lança un regard moqueur :

- Eh, bébé, tu allais tomber sur le levier de vitesses!

Jallal se remit d'aplomb, exaspéré par la condescendance du clandestin. Il pensa rageusement, mais sans pousser la témérité jusqu'à l'énoncer à voix haute: "Occupe toi de ta cravate, chameau parfumé!" Il était d'autant plus mécontent que le chauffeur avait interrompu son rêve au meilleur moment. Il venait juste de terminer la composition de sa nouvelle famille : une grand-mère — cette vieille étrangère qui l'écoutait si attentivement et qui ne manquait ni de courage, ni d'humour —, un oncle qu'il avait rapidement transformé en grand frère, Saïd évidemment, souriant, indulgent et bien vivant et, bien sûr, la rose de ce bouquet, sa soeur, sa pauvre soeur d'avant la catastrophe, avec sa douceur, sa bonté... Dans ce rêve, il avait réussi à devenir riche et il avait réuni ces êtres dans une belle maison avec un magnifique jardin où il y avait de l'ombre, du soleil, une tonnelle de vigne vierge et, surtout (mais est-ce que ça a un sens, songea-t-il malgré tout dans son rêve?) une incroyable senteur de bonheur. Le chauffeur l'avait chassé de son rêve au moment même où ils s'apprétaient à prendre le petit déjeuner, autour d'un grand plateau en cuivre encombré de beignets, de beurre et de confiture...

Le coeur gros, il soupira. Ils avaient quitté la voie principale depuis quelques instants. La petite route montait à présent d'une manière assez raide. Elle était en piètre état et les nids de poule obligeaient le conducteur à de fréquents changements de vitesse, ponctués à chaque fois par des jurons inquiets. Ils n'avaient croisé aucun véhicule depuis un bon quart d'heure. Le jeune homme, à intervalles réguliers, tournait la tête à droite et à gauche, clignant des yeux comme s'il cherchait quelque chose dans le paysage et finissait par jeter le même coup d'oeil anxieux dans son rétroviseur. Lassé par le silence, Jallal demanda distraitement à la Suissesse :

- Dis, c'est encore loin, ton douar?

Plongée dans ses pensées, Anna souleva vaguement ses paupières et répondit en français :

- Je ne sais pas, petit. Il y a tellement longtemps que je ne m'y suis rendue. Peut-être quinze, vingt minutes, tout au plus...

Le chauffeur n'aurait pas réagi plus brutalement si une vipère l'avait mordu. Il freina si brusquement que la voiture faillit faire un tête-à-queue. Il était blanc de peur et de rage. Anna recula vivement quand il avança la main, mais il réussit à lui arracher la voilette. Il bégayait de colère :

- Sale pute, tu n'es pas algérienne! Malheur à moi, mon Dieu, malheur à moi! Pourquoi m'avez-vous menti, salopards?

Dans son agitation, il crachait des gouttes de salive qui atteignaient Anna en plein visage. Ecoeurée, Anna explosa :

- Qu'est-ce qui vous prend, espèce de malotru? Personne ne vous a menti. ça ne vous regarde pas que je sois étrangère ou non, que je sache! Alors, reprenez la route. On vous a bien payé et il se fait tard...

De l'entendre continuer à parler en français eut sur le chauffeur un effet encore plus désastreux. Il se mit à hurler :

- Ils vont me tuer, ils vont me découper en morceaux s'ils me voient avec vous! Foutez le camp de ma voiture, voyous, sortez avant que je vous casse la tête!

- Mais qui? cria à son tour Anna, la voix blanche de fureur.

- Faites semblant de ne pas le savoir! Les émirs des maquis, vieille folle! Ils ont juré de tuer tous ceux qui aideraient des Juifs ou des Chrétiens de ton genre. Décampez, allez, dehors!

Comme ni Anna, ni Jallal ne paraissaient décidés à obéir, l'individu sortit en trombe de la voiture et ouvrit la porte arrière. Il arracha Anna de son siège et la poussa, tel un sac, sur le bas côté de la route. Jallal, jailli trop tard du véhicule, n'eut que le temps de voir la vieille s'affaler sur les cailloux. Quand elle poussa un cri perçant, son sang ne fit qu'un tour. Il contourna la voiture et sauta, comme un chat, sur le dos du jeune homme. L'agrippant de toutes ses forces par les cheveux, il le fit chuter à terre. Déchaîné, Jallal le bourra de coups de pied en glapissant :

- Salaud, tu frappes ma grand-mère! Tu n'as pas honte de frapper une grand-mère?

Mais le chauffeur réussit sans peine à reprendre le dessus. Il ceintura le frêle gamin et lui assena un violent coup de tête à l'occiput. L'enfant, sonné, était en train de tituber lorsqu'il reçut un autre coup sur le nez. Affolée, Anna s'était redressée malgré une douleur intolérable au coccyx. Agonisant la brute d'injures en allemand, elle se mit à jeter tout ce qui lui tombait sous la main : pierres, brindilles et même des poignées de terre. Le jeune homme, après un dernier coup de pied au corps affalé de Jallal, cracha de dégoût et remonta dans sa voiture. Après une marche arrière qui fit grincer les engrenages de la boîte de vitesses, il repartit, pneus crissant sur le gravier, dans la direction de Batna.

Anna fut la première à réagir. Elle nettoya tant bien que mal le visage ensanglanté de l'enfant. Ses deux yeux étaient pochés. Une large tache violacée s'étendait de part et d'autre du nez. Celui-ci accusait à sa base un affaissement anormal et était probablement cassé. Anna avait grande envie de pleurer devant la tournure catastrophique des événements, d'autant qu'elle venait de s'apercevoir que son sac était resté dans la voiture, avec son passeport et son argent. Mais elle avait serré les dents parce que l'enfant, à cause d'elle et de son égoïsme, avait reçu un rude choc. Il gémissait de

douleur à chaque fois que le mouchoir d'Anna effleurait son visage. Elle ressentit une vague de tendresse pour ce pauvre gamin d'Alger qui, la connaissant à peine, s'était quand même battu pour elle comme un vrai lion.

- Ne pleure, fiston. Voilà, il est parti, c'est fini.

- Mais je ne pleure pas, je renifle seulement, protesta Jallal dans un sanglot. Tu vois bien que je ne pleure pas...

Et il se mit à pleurer à chaudes larmes. Anna, le coeur déchiré, prit l'enfant dans ses bras et, tout naturellement, fondit, à son tour, en pleurs. Blottis l'un contre l'autre, chacun s'évertua à consoler l'autre sans parvenir à refréner ses propres larmes. Jallal, entre deux hoquets, répétait : "Mais, grand-mère, ça sert à rien de pleurer!" et Anna, larmoyant de plus belle, répondait : "Je ne pleure pas... qu'est-ce que tu vas chercher là? C'est toi qui chiales... Moi, je me mouche!"

Le regard au beurre noir du petit guide finit par croiser le visage barbouillé de khôl de la Suisse.

- Merde, quelle gueule affreuse! Tu es toute... toute noire...! s'exclama, effaré, le gamin en s'arrêtant brusquement de pleurer.

- Et toi, patate, tu te crois moins amoché? répliqua Anna, piquée au vif.

Ils éclatèrent, tout à coup, de rire. Jallal porta la main à son nez et émit un geignement:

- Aïe, aïe! Le putain de trou du cul de l'amant de sa mère! Aïe, aïe, si je l'attrape!

Anna sursauta, puis sourit malicieusement:

- Je ne devrais pas le répéter à mon âge, mais ce putain de trou du cul... comment tu dis déjà?

- ... de l'amant...

- Oui... de l'amant pourri de sa maudite mère, il nous a bien eus! Qu'est-ce qu'on va faire, à présent?

Elle se releva avec difficulté, aidée par Jallal.

- Il m'a cassé le dos, cet âne.

Elle contempla la route, tout en se frottant les joues avec un pan de son haïk. La mort dans l'âme, elle jeta un dernier coup d'oeil dans la direction du douar et soupira :

- On rentre à Batna, fils. Peut-être aura-t-on plus de chances demain? Mais, pour le moment...

Elle essaya de faire passer son inquiétude naissante pour de la contrariété:

- ... Faudrait pas tirer au flanc. Dans moins une heure, on n'y verra goutte. J'espère qu'on pourra faire du stop...

Ils se mirent à marcher, clopin-clopant, pressant le pas à mesure qu'ils prenaient conscience de la précarité de leur situation au milieu de ce paysage démesuré. Un côté de la route était bordé de cèdres immenses que la lumière crépusculaire modelait en de lugubres silhouettes. L'autre côté

surplombait un ravin au fond duquel coulait un oued chétif. Rien, aux alentours, ne permettait de supposer la présence d'une quelconque vie humaine. Anna se demanda, la gorge sèche, si cela devait être considéré comme un bon signe ou non. Ils marchèrent en silence pendant plusieurs kilomètres. Le garçon, au début, la devançait en zigzaguant avec une apparente assurance sur le bitume. Sans en avoir l'air, cependant, il avait fini par lui donner la main. Lui aussi n'était pas très rassuré.

Anna éprouvait de plus en plus de difficultés à se déplacer, tant la douleur au dos la torturait. Elle avait enlevé son haïk et l'avait enroulé autour de son cou. La nuit était tombée et, malgré une demi-lune timide, ils butaient quelquefois sur des pierres ou s'enfonçaient dans un nid de poule. Jallal tenta de détendre l'atmosphère :

- Toi et moi, on pourrait présenter un superbe numéro de cirque : l'aveugle et la boiteuse...

Sa plaisanterie tomba à plat. Anna, soucieuse, examinait la route. Celle-ci se partageait en deux tronçons. "Lequel prendre?" s'interrogea Anna, au bord de la panique. Elle allait se décider pour le tronçon droit quand surgirent deux longs faisceaux lumineux sur le tronçon opposé. Ils disparurent derrière une courbe de la route puis réapparurent presque aussitôt.

- Ce sont des phares de voiture! hurla Jallal de joie.

Anna, apparemment plus calme, mais tout aussi excitée, se sentit revivre. Quand la voiture s'arrêta devant eux, Jallal lâcha, un peu décontenancé:

- Tiens, c'est la 405 rouge! L'abruti aurait-il eu pitié de nous?

- Chut! le coupa Anna avec irritation, l'essentiel est qu'il nous reconduise à Batna.

- Vous êtes la Suisse? lança une voix jeune de la voiture.

- Euh, oui! répondit Anna, plaçant sa main devant ses yeux pour éviter l'éblouissement des feux avant. Mais comment le savez-vous? Je ne vous l'avais pas...

Elle s'interrompit car un homme en cagoule la dévisageait. Elle recula, étonnée mais pas encore effrayée.

- Nous sommes des policiers, n'ayez pas peur, dit la tête encagoulée avec un petit rire. Nous avons arrêté cet individu (il désigna le clandestin à la cravate extravagante). Il avait dans sa voiture un sac qui contenait un passeport et des devises (la tête rit encore). Il a tenté de nier, mais il a rapidement avoué après que nous l'avons convaincu que c'était un péché de mentir. Vous êtes d'accord avec nous, Mamie...

Anna acquiesça, désorientée par la familiarité du policier. Elle avait encore dans les yeux l'éblouissement des phares et ne parvenait pas à distinguer les autres occupants. Le rire du policier se mua en un hennissement aigu qui ne voulait pas prendre fin.

- Elle est d'accord, la mamie, elle est d'accord: il ne faut jamais mentir! s'exclama-t-il en se tapant sur les cuisses.

Les autres passagers l'imitèrent. Même Jallal, gagné par l'hilarité des policiers, s'esclaffa bruyamment. Il fit le tour de la voiture, ouvrit joyeusement la porte arrière de la voiture et se prépara à l'injure la plus verte de son existence:

- Espèce de...

Un individu armé d'un fusil maintenait l'homme à la cravate jaune et verte plaqué contre le siège. Le clandestin fixait Jallal de manière si indifférente que l'insulte de ce dernier resta dans son gosier. En réalité (et Jallal se mit à claquer des dents) l'homme qui les avait si brutalement abandonnés sur la petite route de montagne ne fixait plus rien du tout : une seconde bouche, baveuse celle-là, qui n'aurait pas dû se trouver à cet endroit, allait d'un bout à l'autre de sa gorge!

Anna, pour sa part, avait déjà compris. Elle ne fut pas surprise quand le conducteur pointa sur elle un long couteau de boucher et dit, dans un excellent français :

- Pour votre malheur, Madame, bienvenue chez les combattants d'Allah!

Elle ne fut pas surprise, certes. C'était donc cela, le Diable, que ses enfants avaient, bien avant elle, déjà croisé. Cela n'empêcha pas l'épouvante de fondre sur elle, telle un rocher immense qui se serait détaché de la montagne et l'aurait écrasée d'un seul coup, souffle, muscles et dignité compris. Urinant sur elle-même, sans même écarter les jambes, elle eut juste la force de tourner la tête vers le petit vendeur de cacahuètes.

Assis sur un escabeau, Nassreddine sirotait son thé. L'esprit profondément préoccupé, il feignait de suivre les méandres de la conversation exubérante de son voisin du rez-de-chaussée, le cuisinier à la retraite. Celui-ci, tout en parlant, binait avec application un carré de terre qu'il destinait à des carottes.

- J'aurais préféré y planter un bananier, un vrai, avait-il soupiré, mais je n'ai pas assez d'argent pour m'acheter une serre, même en plastique. C'est peut-être mieux comme ça. Tu imagines la surveillance au moment de la maturation des régimes. Tous les galopins de la cité me tomberaient dessus!

Le cuisinier avait lissé sa moustache. Dans ses yeux pétillants, perceait le regret de ces fabuleux régimes de bananes qu'il aurait découverts, chaque matin, en ouvrant les fenêtres de son appartement du rez-de-chaussée. Nassreddine ricana, sachant que ce n'était pas seulement des paroles en l'air. Le bougre d'homme avait, il y avait déjà deux ans de ça, squatté en toute illégalité la bande de terrain qui longeait les murs du rez-de-chaussée de l'immeuble. La municipalité et l'Office des H.L.M n'ayant pas réagi à son coup de force, il avait consolidé le premier grillage par un muret de briques,

puis avait planté la trentaine de mètres carrés ainsi annexés de toutes sortes de légumes.

- C'est mon viatique contre l'inflation, plaisantait-il. Le gouvernement peut faire les conneries qu'il veut, jamais je ne mourrai de faim!

Il était déjà arrivé que des locataires se plaignissent de l'odeur de fumier qu'il entreposait sans vergogne dans son "jardin". Le malin bonhomme, après avoir pesté contre la jalousie des hommes, allait, dès le lendemain, offrir aux grincheux un cageot de carottes ou de pommes de terre "obtenues, mes amis, mes chers voisins, avec ce si bon fumier!". Les locataires, de guerre lasse, s'étaient résignés et la tasse de thé offerte par le cuisinier trônant au milieu de ses beaux légumes était devenue un rituel obligé de l'immeuble.

Nassreddine, aujourd'hui, n'avait le coeur ni au thé, ni au chuchotis comploteur de son voisin. Celui-ci lui racontait qu'un de ses neveux, un petit gratte-papier de la mairie, venait d'échapper à un attentat. Un jeune terroriste devait l'abattre pour une histoire d'extrait de naissance qu'il avait refusé de falsifier.

- Eh bien, le couillon se place juste derrière mon neveu et se prépare à extraire son pistolet de son pantalon. Il fait un faux mouvement et appuie sur la détente alors que son arme est encore contre la ceinture. Boum! plus de zob, plus de couilles, du sang partout et des hurlements comme des sirènes de bateau!

Le cuisinier s'étouffa de rire :

- Et mon miraculé de neveu qui ne comprend pas ce qui s'est passé et se précipite au secours du tueur...

Nassreddine se leva brusquement, prétextant une affaire urgente. Il venait de décider qu'il ne laisserait pas Jaourden se débrouiller tout seul à l'hôpital. Le pauvre Targui n'avait pas dormi plus de deux heures par nuit depuis une semaine. La veille, il avait réussi à le convaincre de dormir chez lui. Mais, au milieu de la nuit, l'homme, désespéré, avait changé d'avis. En plein couvre-feu, il avait réussi à regagner l'hôpital pour y veiller Douja. Les médecins affirmaient qu'elle allait mourir d'un jour à l'autre et qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre la fin. Ils avaient commencé à suggérer à mots plus ou moins couverts qu'il était temps de la ramener à son domicile parce que, dans l'état d'agonie où elle était réduite, elle occupait abusivement un lit.

Le cuisinier cligna des yeux, vexé de l'empressement à partir de Nassreddine. Il maugréa entre ses dents qu'à leur âge, rien, vraiment rien ne méritait de gâcher une bonne petite discussion autour de deux tasses de thé et qu'aucune démarche, aussi importante soit-elle, n'allongerait d'une seconde la vie de barbons comme eux. Il gloussa en portant la main à sa poche:

- A propos d'urgence, j'allais oublier, Monsieur le pressé. Tiens (il lui tendit une enveloppe pliée en deux). Le facteur l'avait remise à ton intention à notre voisin du premier étage.

- Ah oui, la lettre d'hier! je m'en souviens, releva distraitements Nassreddine en enfouissant l'enveloppe dans la poche de son veston.

Il se dirigea en boitant — son cor s'était réveillé — vers l'arrêt du bus. Une cohue s'était déjà formée. Il patienta un bon quart d'heure, écrasé par la presse, avant de se rappeler l'enveloppe. Il réussit à dégager une main, puis l'autre et à ouvrir l'enveloppe barrée du tampon URGENT sur le coin supérieur gauche.

Il y avait une courte lettre des services postaux de la wilaya de Batna indiquant qu'un télégramme lui avait été adressé au douar Hasnia, que ce dit courrier n'avait pas pu lui être délivré pour cause de non-présence et que les PTT, parce le règlement les y obligeait en cas de télégramme, avaient fait appel à la gendarmerie pour retrouver son adresse. La lettre se terminait par le conseil assez sec de laisser dorénavant une adresse à Hasnia pour qu'une telle situation ne se reproduisît plus.

Se grattant le coin de l'oeil, Nassreddine décacheta le télégramme:

"SUIS A L'HOTEL ALETTI JUSQU'AU 20 APRES ME RENDRAI MAISON DE TA MERE SI TU ES VIVANT VIENS ME VOIR ANNA"

Il se sentit mal. Autour de lui, les gens se bouscuaient. Le bus était venu, bondé comme à son habitude. Derrière lui, on poussait ferme. Une femme cria :

- Mais qu'est-ce qu'il a, ce vieux? Peux pas lire chez lui...? Montez ou sortez de la queue, mais ne restez pas planté comme ça!

Une autre voix, aussi furieuse, renchérit :

- Oui, sortez-le. Cet imbécile va nous faire rater le bus!...

Quand le bus démarra avec sa cargaison de passagers, Nassreddine était encore à l'arrêt du bus. Son sang battait si fort dans ses tempes qu'il craignit de vomir. Sa main froissait nerveusement le papier bleu. Il relut encore une fois le télégramme, s'efforçant au calme. Peut-être était-ce une farce, une sale farce? Mais qui aurait pu concocter pareille bouffonnerie? Dans son entourage, que ce fût à la cité ou dans son précédent travail, personne ne savait qu'il avait été marié à une étrangère, ni qu'il avait eu deux enfants. Tout le monde le traitait comme un vieil original qui, bon gré mal gré, n'aurait connu que le célibat. D'ailleurs, il n'avait jamais abordé ce sujet avec quiconque depuis... depuis combien de temps?... Il se prit la tête entre ses mains :

- Oh, Anna, Anna, ce n'est pas possible... Oh, Anna, Anna...! Mon amie, pourquoi as-tu attendu aussi longtemps? Oh, Anna, Anna...

L'ACTUALITE LITTERAIRE

L'adolescent qui fumait tranquillement une cigarette, tranquillement appuyé contre un poteau électrique, sourit au passage du vieil homme échevelé qui courait sur la chaussée. Il lança :

- Eh, Pépé! On dirait que la forme est revenue? Si tu baises comme tu cours...

L'homme au cor douloureux n'entendit pas la réflexion du blanc-bec. De toute la force de ses jambes cagneuses, les poumons au bord de l'asphyxie, heurtant quelquefois des piétons qui se retournaient, amusés ou scandalisés, le vieillard courait : contre les années trop vite passées, contre le malheur qui lui avait volé sa famille, vers son amour disparu, vers l'infini paradis de sa jeunesse...

* A paraître chez Calmann-Lévy
en septembre 1998

ALGERIE LITTERATURE / ACTION